



Yvon HARADJI

Entretien^{©1} avec Annie Drouin (2022)

À la lecture de cet entretien qui, malgré ma longue fréquentation de son auteur, m'a appris et pas seulement rappelé beaucoup de choses, quatre points me semblent à souligner dans la carrière d'Yvon Haradji. Les trois premiers concernent son activité dans toute sa généralité : (1) la constance avec laquelle il a réalisé des événements de "conduction", au sens de l'écrivain Erri de Luca pour qui un tel événement de conduction se produit lorsque des gens qui ne se rencontraient jamais se mettent à se parler et à coopérer ; (2) sa préoccupation constante de développement de collectifs divers ; (3) le rôle particulier qu'il a joué dans la formation par la recherche dans l'entreprise. Le dernier point, sa constance dans l'élaboration, la réalisation et la précision épistémologique d'une recherche technologique en ingénierie des situations informatisées, concerne l'objet à la fois essentiel et organisateur de son activité.

Conduction

Si Yvon a suivi le cours de DEA d'ergonomie que j'assurais avec Leonardo Pinsky et Michèle Lacoste, je ne l'ai vraiment rencontré, selon mes souvenirs, qu'après que François Jeffroy m'a demandé si je ne connaissais pas un étudiant qui soit capable de réaliser une thèse chez Bull sur l'activité d'utilisation des applications informatiques. Je lui avais recommandé cet étudiant qui, dans son mémoire de DEA sur le gavage des canards, avait montré dans le détail comment les opératrices sélectionnaient les informations pertinentes pour leur action. Ce faisant et sans connaître son passé, je ne faisais qu'apporter ma contribution à un événement de conduction parmi tous les autres qu'a réalisés Yvon. Il est en effet passé du décrochage des wagons au militantisme syndical, puis à une ergonomie agricole essentiellement inspirée de l'ethnographie de terrain de Christian Nicourt, puis à une ergonomie des situations informatisées centrée sur le cours d'action des utilisateurs, inspirée à la fois par l'ergonomie pratiquée alors au Laboratoire de Physiologie du Travail et d'Ergonomie du CNAM, par l'anthropologie cognitive nord-américaine et par la sémiotique peircéenne, et enfin à des recherches mettant en jeu des apports disciplinaires encore plus divers. Ce faisant, il a multiplié les événements de conduction : entre université et entreprise ; dans son entreprise, entre services orientés vers les sciences sociales (quand ils existent, comme à EDF), services d'ergonomie, services de formation et services d'ingénierie divers (de conception, de maintenance et de production) ; dans l'université, entre disciplines, qu'elles soient dites "appliquées", comme l'informatique, l'ergonomie, les sciences de l'éducation, les sciences et techniques de l'activité physique et sportive, le design et la sociologie statistique, ou dites "fondamentales", comme la psychologie, l'anthropologie ou la sociologie.

Collectif ?

Un autre aspect notable de l'activité d'Yvon, durant toutes ces années, me semble être sa constante préoccupation collective. Son expérience syndicale de départ a sans doute compté. Ainsi, lorsque, de retour en octobre 1987 d'un séjour au Département de Sciences Cognitives de l'Université de Californie à San Diego (UCSD), j'ai proposé à Leonardo Pinsky et aux étudiants en thèse d'imiter ce que faisaient

¹ Cet entretien est une publication de la Commission Histoire de la Société d'Ergonomie de Langue française. Tout usage, citation ou publication de l'intégralité du texte ou d'un extrait doit porter la référence : Entretien de la SELF avec Yvon Haradji mené en 2022 par Annie Drouin Source : site de la SELF. Lien : <https://ergonomie-self.org/wp-content/uploads/2022/12/haradji-yvon.pdf>

là-bas Donald Norman et ses thésard(e)s : se réunir régulièrement pour discuter des recherches en cours et de lectures de textes scientifiques présentés à chaque fois par l'un d'entre eux, je me suis aperçu qu'Yvon et quelques autres le faisaient déjà sans nous. Yvon avait été aussi particulièrement actif dans le groupe de recherche "anthropologie cognitive et ergonomie" et dans la conception de l'ouvrage collectif initié par François Jeffroy et moi-même dont il parle dans l'entretien². Cette sorte de pratique collective de recherche me semble autant à développer que celle des comités de suivi de thèse qui enrichissent la direction individuelle des thésard(e)s. Évidemment, pour qu'un tel collectif soit productif et stimulant pour chacun, il faut un minimum de présuppositions et préoccupations communes, ou encore le partage d'un programme de recherche suffisamment explicite, multiple et ouvert. Pour le reste des pratiques collectives initiées par Yvon ou dans lesquelles il a joué un rôle significatif, dont je n'ai pas eu l'expérience directe, sauf lorsque j'étais invité à des réunions des groupes de travail qu'il organisait, l'entretien qui suit en donne un riche aperçu.

Formation par la recherche dans l'entreprise

Il faut insister, me semble-t-il aussi, sur la participation d'Yvon, à EDF (R&D), à l'encadrement de jeunes chercheur(e)s en thèse ou en post-doc, dans des disciplines universitaires variées (ergonomie, psychologie ergonomique, design, informatique, sciences de l'éducation, sciences et techniques de l'activité physique et sportive). Cet encadrement dans l'entreprise en relation avec, en général, au moins un chercheur universitaire, est essentiel, à la fois pour le succès des recherches et la formation des jeunes chercheur(e)s lorsque, comme l'a pratiqué Yvon, loin d'aliéner ces jeunes chercheur(e)s aux objectifs (qui peuvent être illusoire) et aux mœurs (qui peuvent être rétrogrades) de l'entreprise concernée, il les aide à s'approprier personnellement ces derniers et à les faire évoluer à travers la réalisation des recherches.

Recherche technologique en ingénierie des situations informatisées

L'ouvrage collectif que j'ai cité plus haut a présenté systématiquement un programme de recherche technologique en ergonomie en relation organique (i.e. faite de stimulations et d'apports positifs et critiques mutuels) avec des recherches scientifiques, parmi lesquelles les recherches en analyse des cours d'action étaient centrales. Yvon avait participé auparavant, en compagnie de certains des co-auteur(e)s de cet ouvrage, à la confection d'un ouvrage posthume présentant des textes choisis de Leonardo Pinsky, qui traitaient de cette question de la recherche technologique en ergonomie. Il a ensuite poursuivi dans cette veine, pour développer une ingénierie des situations informatisées, en relation organique avec, centralement, des recherches scientifiques sur l'activité humaine, et, plus largement, des recherches scientifiques (physiologiques, psychologiques, ethnographiques et sociologiques de toutes sortes) et des recherches en informatique et intelligence artificielle. Cette ingénierie des situations informatisées me semble constituer l'apport le plus systématique d'Yvon, au-delà des résultats scientifiques (en matière d'analyse, de modélisation et de simulation des activités humaines) et technologiques (dont ergonomiques) particuliers, dont certains dans d'autres domaines que celui des situations informatisées. Portant à la fois sur la conception des installations, des organisations, des formations et de la gestion, mais aussi sur celle des objectifs mêmes des activités concernées, cette ingénierie des situations informatisées peut être conçue aussi bien comme élargissant la conception ergonomique ou comme l'incluant.

Jacques Theureau

AD : Peux-tu nous donner en quelques mots de présentation ton année de naissance, ton parcours ?

YH : Je suis né en 1957 à Bordeaux-Bastide et mon parcours scolaire fut chaotique et court. Il m'est arrivé d'avoir de bons résultats mais la plupart du temps j'étais au fond de la classe. Je n'étais pas scolaire et je préférerais la compagnie des copains. Cahin-caha, j'ai eu mon BEPC (le brevet aujourd'hui) et en fin de seconde, à 18 ans, le conseil de classe a considéré que je perdais mon temps. Ce n'était pas faux ! Après l'armée, j'ai fait quelques petits boulots, mais mon activité professionnelle a réellement commencé à la SNCF.

² Voir : Theureau J., Jeffroy F. & coll. (Bonpays-Le Guilcher B., Bouzit N., Filippi G., Gaillard I., Haradji Y., Jourdan M., Laval V., Villame T., Vion M.) (1994) *Ergonomie des situations informatisées : la conception centrée sur le cours d'action*, Octares, Toulouse.

AD : Avant de t'intéresser à l'ergonomie, quelle a été ton activité salariée ?

YH : À 20 ans, en 1977, je suis devenu agent SNCF. J'ai commencé comme manœuvre en gare d'Auxerre : à 4 heures du matin dans le froid vif et hivernal de l'Yonne je devais accrocher les wagons des trains de marchandises, respecter les horaires de départ des trains tout en respectant les consignes de sécurité : ce fut ma première expérience des injonctions contradictoires ! Au bout d'un an, par une formation interne, j'ai pu changer de métier et devenir agent de guichet à Paris Gare de Lyon. Une très belle et très grande gare ! Mais aussi des conditions de travail bien particulières ! Les cadences de vente étaient soutenues et souvent stressantes, nos horaires étaient en 2x8, parfois en 3x8, et notre semaine de travail se déroulait sur 6 jours consécutifs. Mais ces conditions de travail compliquées étaient contrebalancées par l'amitié et la solidarité cheminote.

Assez naturellement, en croisant des copains syndicalistes (Christian Mahieux surtout), je suis devenu militant à la CFDT. Un militantisme très engagé, très actif où nous sillonnions largement la région SNCF Paris Sud Est : j'y ai découvert les discussions passionnées, l'écriture et la diffusion de tracts, les grèves, la négociation. Finalement, ce b.a.-ba du syndicalisme était, je pense, ma première université. Il n'est pas possible de mentionner cette époque sans parler des grèves. À Paris Gare de Lyon ou sur la région, les "débrayages" étaient nombreux, les négociations difficiles, les contacts avec la hiérarchie parfois rudes. Le climat social à l'extérieur était aussi très tendu et les grands mouvements étudiants de novembre 1986 ont fait la une de l'actualité. La loi Devaquet, ses manifestations, ses coordinations étudiantes, ses violences policières et la mort de Malik Oussekine, tout cela a mis le feu aux poudres. Nous étions solidaires, parties-prenantes, très attentifs à tout ce qui se passait. La fin de leur mouvement fut le début du nôtre ! Trois semaines de grève sur décembre 1986 et janvier 1987 ; la plus grande grève générale de la SNCF depuis sa création ! J'étais à cette époque en gare de Montgeron, à proximité de Paris Gare de Lyon, et tout s'est arrêté ! Nous avons contribué à initier cette grève, animé des AG quotidiennes et nous nous coordonnions avec les autres copains sur toute la région. Une expérience humaine très intense ! Ce climat général, les coordinations infirmières en 1988, les grandes grèves des PTT de 1988 et celle de 1995 à la SNCF feront que progressivement un nouveau syndicat émergera avec SUD PTT dans un premier temps et SUD Rail ensuite. Mes copains syndicalistes ont été très moteurs dans cette évolution ; j'étais toujours solidaire, mais ce n'était plus mon univers, j'avais entamé une autre vie.

AD : Quelles sont les raisons qui t'ont amené à suivre des cours à l'université ?

YH : Je ne sais pas répondre vraiment à ta question, peut-être l'influence de ma famille, des rencontres sur mon lieu de travail. Ce n'est pas clair pour moi. Je n'ai pas le bac, mais à Paris VIII Vincennes, avec au minimum trois ans de salariat, il était possible de s'inscrire et de se former. Ce monde m'était inconnu, mais je crois que j'avais besoin de découvrir d'autres horizons. Comme je souhaitais faire des études sur le travail, j'ai suivi une formation en sociologie (un DEUG en deux ans) pour pouvoir entrer en licence de SSAT (Sciences sociales appliquées au travail).

À Paris VIII-Vincennes, les étudiants étaient très souvent des salariés, le travail collaboratif était de rigueur, l'argumentation et l'échange au cœur de la formation, la liberté de parole une règle et les discussions avec les enseignants étaient directes, sans barrière. Je fus très rapidement à l'aise au sein de Paris VIII-Vincennes, ce qui m'a permis progressivement de m'acclimater au monde universitaire, à ses codes et à ses attentes.

En licence SSAT (1983), je découvre l'ergonomie avec Christian Nicourt : il connaît le CNAM, il donne des cours à Paris VIII et fait également partie de l'INRA (INRAE aujourd'hui). Son enseignement construit autour de l'analyse de l'activité dans le monde agricole dans une perspective de transformation des conditions de travail ne pouvait que me convaincre. Cela entraînait évidemment en écho avec mon engagement à la SNCF. C'est aussi grâce à Christian que j'appris qu'il était possible de se former pleinement à l'ergonomie au CNAM. L'année de maîtrise en SSAT (master 1 aujourd'hui) à Paris VIII fut alors entièrement orientée sur l'ergonomie et, dans le même temps, je prenais mes premiers cours au CNAM pour entrer de plein droit en DEA (master 2 aujourd'hui). Ainsi, pendant 7 ans, de 1981 à 1988, j'ai mené, souvent en parallèle, ma formation à l'université, les cours du CNAM, mon travail à la SNCF et mon activité syndicale. Cette période fut décisive et j'avais acquis la conviction que je deviendrais ergonome. Elle le fut aussi sur un plan personnel avec la rencontre de ma compagne en 1980 et la naissance de nos deux enfants en 1986 et 1988.

Après le DEA, Alain Wisner m'a ouvert les portes du doctorat par le biais d'une bourse du Ministère de la Recherche. J'ai alors démissionné de la SNCF et je pouvais enfin me consacrer pleinement à l'ergonomie. J'ai débuté ma thèse chez Bull et l'encadrement universitaire était assuré dans un premier temps par Leonardo Pinsky et Jacques Theureau, puis par Jacques seul suite au décès de Léo. En janvier 1993, j'ai soutenu ma thèse et le jour même, après la soutenance, Bernard Pavard m'a proposé de rejoindre l'équipe d'ARAMIHS à Toulouse, le laboratoire de recherche mixte entre Matra Espace et le CNRS. Ce contrat a duré 6 mois et j'ai ensuite eu connaissance par Laurence Rognin d'une possibilité de contrat avec EDF R&D à Clamart en région parisienne. Grâce à Lydia Faveaux, j'ai travaillé pendant 3 ans sous contrat de recherche et, après un bref passage (4 mois) dans la société de service ACKIA, j'ai eu la chance, en février 1997, de pouvoir rejoindre EDF R&D. Après ce parcours sinueux, j'avais trouvé ma voie : être ergonome dans une grande entreprise dans laquelle il était possible de faire de la recherche et du développement. J'y suis resté 23 ans et j'ai pu évoluer en tant que chercheur, chef de projet et sénior en ergonomie IHM. Depuis avril 2020 je suis à la retraite ! Je ne suis donc plus salarié d'EDF, mais je suis toujours engagé dans des actions en ergonomie.

AD : Peux-tu nous en dire plus sur ta formation en ergonomie ?

YH : Que ce soit avec Christian Nicourt à Paris VIII ou au CNAM ensuite, j'ai eu la chance de bénéficier d'un enseignement passionné, engagé avec des valeurs précises sur le sens du métier d'ergonome. Du côté du CNAM, il y avait Alain Wisner, bien sûr ! Dans le laboratoire, ou en lien avec lui, sans être exhaustif, je citerai Antoine Laville, François Daniellou, Bernard Pavard, Alain Kerguelen, Maurice de Montmollin, Pierre Vermersch, Leonardo Pinsky et Jacques Theureau.

À Paris VIII, j'ai fait mes premières armes en cherchant à articuler la dimension physique et la dimension cognitive pour un travail de guichet à la SNCF. L'analyse du travail portait beaucoup sur l'organisation, les outils et la dimension cognitive dans le stress et la gestion des files d'attente des clients. J'ai également, avec l'aide de Christian Nicourt, contribué à deux contrats pour l'INRA : j'ai alors, pour la première fois, commencé à analyser des situations que je ne connaissais pas.

Avec la traite des vaches laitières et surtout avec le gavage des canards, nous étions sur des problématiques où nous devions élargir notre spectre d'analyse, passer d'une analyse du poste de travail à une analyse de la situation de travail. Par exemple, pour un diagnostic ergonomique de la situation de gavage, nous devions considérer le transport du maïs qui pouvait se faire sur des distances longues et cabossées, les charges manipulées qui étaient vraiment importantes, le travail féminin autour du gavage qui n'était pas vraiment reconnu, les systèmes techniques, parfois très contraignants pour l'animal, qui ne permettaient pas de faire un suivi précis des canards, etc. Une vision large sur l'activité devenait nécessaire pour pouvoir ensuite interagir avec les groupements de producteurs et les aider dans leur réflexion sur l'évolution de leur métier et de leurs exploitations. Ces terrains INRA m'ont aussi servi de support au CNAM pour le TPB (la traite des vaches laitières) et le DEA (le gavage des canards). Avec ces premières analyses, je suis entré de plain-pied sur des problématiques d'analyse de l'activité, mais aussi, avec les contrats INRA, sur la nécessité de faire des retours auprès des exploitants agricoles, de contribuer à la réflexion sur la transformation des situations de travail. Ces dimensions ont ensuite été présentes tout au long de mon activité professionnelle.

La période du TPB et du DEA au CNAM a été aussi l'occasion de faire connaissance avec Geneviève Filippi, Philippe Négroni et Martine Vion. Nous avons suivi ensemble différents cours (TPB, cours du DEA) et, collectivement, nous nous sommes fortement impliqués pour mieux comprendre les notions nouvelles que nous proposaient Jacques Theureau et Leonardo Pinsky. Ce qui m'a intéressé dans le « cours d'action », c'est la proposition d'une approche théorique élaborée à partir de la situation réelle, d'une démarche cohérente qui va du recueil de données à la conception des situations en passant par l'analyse de l'activité. C'était l'époque de l'élaboration du paradoxe de l'ergonomie de conception défini par Jacques et Léo et publié en 1984³. C'étaient aussi les premiers pas de l'analyse sémiologique de l'activité avec l'ouvrage sur le « cours d'action » dans la collection du CNAM en 1987⁴. Avec l'activité-signé, il devenait possible d'analyser précisément des processus cognitifs et avec l'ingénierie des situations, comme le disait Léo, il s'agissait de réfléchir aux outils de l'ergonome pour aller vers une plus grande professionnalisation.

³ Pinsky, L., & Theureau, J. (1984). Paradoxe de l'ergonomie de conception et logiciel informatique. *Revue Des Conditions de Travail*, 9, 1–15.

⁴ Pinsky, L., & Theureau, J. (1987). *L'étude du cours d'action*. Collection d'Ergonomie et de Neurophysiologie du Travail CNAM N°88. Paris.

AD : Lors de ta formation, tu es passé du DEA sur le gavage des canards à la conception informatique pour ta thèse ; tu peux nous en dire plus sur cette transition "atypique" ?

YH : Maurice de Montmollin, à propos de cette transition, considérait que c'était un exemple intéressant pour mettre en évidence la dimension cognitive présente dans deux situations de travail totalement différentes. Cette dimension de l'activité humaine était encore assez nouvelle et je voulais effectivement comprendre et analyser précisément les processus cognitifs dans le travail. Parallèlement, dans les années 80, quelques ouvrages m'ont intéressé sur le développement de l'informatique et de la bureautique, et ces auteurs anticipaient une transformation profonde du travail. J'étais convaincu que ce serait une voie de développement pour l'ergonomie. Il n'était plus suffisant de considérer le poste informatique sous l'angle des postures, de l'ambiance lumineuse et plus généralement d'en rester à l'ergonomie du poste. Il fallait se poser aussi la question de l'adéquation des applications informatiques au travail, de comprendre les processus de décisions des utilisateurs avec ce nouveau type d'outil. J'étais donc prêt quand François Jeffroy, qui travaillait dans une société en informatique, chez Bull à Massy Palaiseau, a proposé un sujet de thèse. J'ai eu la chance d'arriver dans un groupe d'ergonomes très dynamique. François a assuré mon encadrement industriel et collectivement nous échangeons sur les problématiques et la façon d'y répondre. J'ai alors échangé et travaillé, avec Pascal Salembier, Isabelle Lambert, Thérèse Villame, Brigitte Le Guilcher et Olivier Perrin. J'étais dans une dynamique de thèse et l'ensemble de l'équipe se positionnait dans une perspective de recherche et développement. Le contexte était extrêmement favorable ! La thèse a débuté en janvier 1989 et portait sur la question des aides intelligentes à l'utilisation des applications informatiques. Déjà de l'intelligence artificielle ! L'idée était de comprendre et d'analyser l'assistance humaine pour essayer de faire des aides informatiques plus dynamiques, plus adaptées à l'interaction avec l'utilisateur. Avec ce sujet, je pouvais me concentrer sur la modélisation de processus cognitifs et ensuite sur la conception d'outils d'aide à l'utilisation. Je suis donc allé dans différents centres d'appels pour comprendre cette interaction humaine d'assistance, la modéliser et m'en inspirer pour contribuer à la conception d'aide à l'utilisation chez Bull et plus tard à EDF R&D.

AD : Et ton apprentissage de la recherche au niveau universitaire ?

YH : Après le décès de Léonardo Pinsky, sous l'impulsion de Jacques Theureau, nous avons créé un groupe de recherche⁵ au CNAM autour du cours d'action. Régulièrement, nous nous retrouvions et nous discutons des concepts et méthodes du cours d'action, nous commentons des textes, confrontons nos travaux de thèse ou de recherche en entreprise et nous faisons des ponts entre des univers aussi différents que la formation en hôpital, la conception informatique, le contrôle aérien, la régulation du trafic RER, etc. Ce travail en groupe était exigeant, passionnant et constituait un environnement extrêmement stimulant pour moi.

Au-delà de notre groupe de recherche, nous étions également impliqués dans le groupe MAST (Modèle d'analyse des situations de travail) créé à l'initiative de Maurice de Montmollin dans le cadre du programme européen MOHAWC (*Models of human actions in work contexts*). De nombreuses personnes ont contribué à ce groupe de travail, dont je retiens principalement une ouverture sur la dimension internationale. En ce début des années 90, plusieurs chercheurs, de notoriété parfois naissante, sont venus dans les locaux de MAST à Paris pour des séminaires qui duraient plusieurs jours. J'ai eu la chance de participer à un séminaire avec Edwin Hutchins (cognition distribuée) et à un autre avec Aaron Cicourel (sociologie cognitive). Je n'ai malheureusement pas pu assister à celui avec Lucy Suchman (action située). Avec le groupe cours d'action ou avec MAST, j'ai pu mieux connaître les auteurs de la cognition/action située, découvrir et approfondir les travaux sur l'énaction de Francisco Varela qui faisait de temps en temps des conférences à Paris.

Ainsi, que ce soit chez Bull en interne, dans le groupe cours d'action ou dans celui de MAST, j'ai bénéficié d'un environnement très favorable, d'une culture nationale et internationale qui m'a permis d'enrichir mon travail de thèse et de me positionner dans les courants naissants de l'énaction et de l'action/cognition située. Ce travail en groupes a été prolifique. Dans la dynamique du groupe cours d'action, plusieurs thèses ont été soutenues (la mienne en janvier 1993) et un premier ouvrage collectif

⁵ Les principaux acteurs de ce groupe de recherche (anthropologie cognitive et ergonomie) étaient Jacques Theureau, François Jeffroy, Geneviève Filippi, Irène Gaillard, Martine Vion, Brigitte Le Guilcher, Thérèse Villame, Marc Jourdan, Véronique Laval, Mouldi Sagar, Fernande Lamonde et moi-même.

sur le cours d'action a été publié chez Octarès en 1994⁶. Dans la dynamique du groupe MAST, plusieurs d'entre nous avons contribué à l'ouvrage collectif piloté par Maurice de Montmollin sur le vocabulaire de l'ergonomie (1995)⁷, publié chez Octarès.

L'écriture de quelques articles, la soutenance de ma thèse et ma contribution à la parution de ces deux ouvrages correspondent à la fin de ma formation à la recherche en ergonomie. À partir de février 1993, je débute ma carrière professionnelle en ergonomie à Toulouse, chez Matra, en relation avec le laboratoire ARAMIIHS, dont le directeur scientifique était Bernard Pavard.

AD : Ton activité professionnelle en ergonomie s'est principalement développée dans de grandes entreprises. Peux-tu nous parler de ton parcours professionnel ?

YH : Chez Matra, j'ai débuté par une expertise sur une très puissante application de visualisation 3D de satellites dans l'espace. J'ai réalisé l'expertise qui m'était demandée et j'en ai gardé un souvenir mitigé. Les recommandations que je pouvais faire étaient justifiées, mais ce travail était insatisfaisant : il se faisait sans utilisateur et la remise d'un document assez court basé sur ma seule expertise ne permettait pas de créer une bonne dynamique avec les concepteurs. Je n'ai plus jamais refait ce type de travail et par la suite, j'ai toujours construit mes évaluations sur la base d'une interaction avec les futurs utilisateurs. J'ai débuté d'autres actions chez Matra, comme, par exemple, l'évaluation d'un banc de test pour le satellite Spot3. Les difficultés économiques de Matra, en 1993, ne permettaient plus d'envisager une embauche et c'est Laurence Rognin qui m'a indiqué qu'EDF R&D pouvait être intéressée par mes travaux sur les aides informatiques. Je suis donc revenu en région parisienne, à Clamart, dans un groupe d'EDF R&D spécialisé dans l'Interaction Homme Machine (aujourd'hui nous dirions Interaction Humain Machine !). C'est une ergonome convaincue, Lydia Faveaux, qui m'a donné cette opportunité. J'ai pu alors entrer concrètement dans des problématiques de conception d'IHM, dans des discussions précises et passionnantes avec des concepteurs informatiques. J'ai rencontré des informaticiens totalement convaincus de l'intérêt de l'ergonomie pour la conception : ils avaient compris qu'il n'était pas possible de concevoir une application informatique sans considérer l'interaction de l'outil avec l'activité des utilisateurs, que ce soit pour aborder la formalisation des besoins ou que ce soit pour définir des logiques d'interaction adaptées à la situation de travail. Il y avait Gérard Brisson, Patricia Cadet Racinoux, David Menga, Philippe Suignard, Sarah Lorteau et bien d'autres encore.

AD : Pourrais-tu nous dire en quoi consistait ton travail sur les aides informatiques ?

YH : J'ai débuté ces travaux en octobre 1993 dans le cadre d'un contrat de recherche avec EDF R&D. Ce contrat était géré par l'association Naturalia et Biologia et Bernard Pavard était le directeur de recherche. Avec ce contrat, il s'agissait d'aller plus loin que les résultats de la thèse, de concevoir concrètement des aides informatiques. Avec l'appui de Philippe Suignard, nous avons pu explorer la piste d'une aide informatique réellement interactive, qui identifie le contexte informatique que rencontre l'utilisateur et qui l'accompagne dans la résolution et l'explication de son problème. Ce contrat était intéressant, car il a permis, d'un côté, d'explorer de nouvelles pistes d'aide et de les concrétiser ; d'un autre côté, il a permis de proposer des règles de conception utiles aux concepteurs informaticiens de l'entreprise. Les résultats étaient probants et ont rendu possible un deuxième contrat de recherche portant sur la question de l'articulation entre la modélisation de l'activité humaine et la modélisation informatique pour des applications métiers. Nous souhaitions définir, très en amont, un processus qui va de la connaissance du terrain à la spécification d'une application informatique. Ces travaux, très théoriques dans un premier temps, nous ont permis ensuite de répondre à une demande opérationnelle : contribuer à la conception d'une application informatique visant à recharger le combustible d'un réacteur nucléaire. Ce projet très sensible a duré plusieurs années. J'ai pu intervenir en amont pour orienter la spécification du système, et plus tard, j'ai donné quelques conseils pour la conception du dialogue de l'application. Avec ce projet et d'autres que je n'ai pas mentionnés, j'étais totalement immergé dans le processus de conception, à ses différentes étapes. À chaque fois, à partir de l'activité, j'avais le souci d'intégrer les connaissances des métiers, de faciliter l'interaction avec l'application. Pour ces applications, et toutes celles qui ont suivi, j'étais un concepteur-ergonome en interaction avec des

⁶ Theureau, J., & Jeffroy, F. (1994). *Ergonomie des situations informatisées. La conception centrée sur le cours d'action des utilisateurs*. Toulouse. Octares. Collection travail.

⁷ Haradji, Y. (1995). Aide à l'activité. Dans M. de Montmollin, *Vocabulaire de l'ergonomie*. Toulouse. Octares. pp 20-22.

concepteurs-informaticiens et des concepteurs-métiers. Mon objectif, souvent partagé avec ces acteurs, c'était de concevoir une situation de travail, pas simplement un outil.

Pendant cette période où j'étais en contrat de recherche avec EDF, j'ai eu l'occasion de croiser ou de travailler avec Marie-Christine Le Port, Alexandre Morais, Florence Motté, Marianne Galbat, Catherine Berenblit, qui portaient la partie ergonomie de la société en informatique Ackia. À la fin de mes deux contrats, je les ai rejoints mais seulement pour quatre mois, car en février 1997 j'ai eu l'opportunité d'être embauché à EDF R&D.

AD : Est-ce que le fait de devenir chercheur à EDF R&D a changé quelque chose pour toi ?

YH : Oui beaucoup ! Mon positionnement n'était plus le même. Je réalisais toujours des études mais j'avais aussi la possibilité d'initier des actions et des projets de recherche ! Il me fallait maintenant négocier l'intervention en ergonomie dans des projets, me situer dans les axes stratégiques de la recherche EDF, négocier des travaux de recherche avec différentes directions d'EDF, proposer parfois des actions novatrices. Et bien sûr, négocier des budgets ! Il s'agissait ainsi d'un élargissement de mon champ d'action, je ne faisais plus seulement de la recherche, mais je devais aussi, à mon niveau, manager de la recherche. C'est un changement assez fort dont je n'avais pas conscience.

J'ai fait cela pendant 23 ans et ce fut passionnant. Je ne peux pas te parler de toutes les interventions ou projets dans lesquels j'ai été acteur, il y en a trop ! Je vais plutôt te parler des plus marquants et aussi des axes qui ont structuré mes travaux. Tout d'abord une précision : du fait d'une réorganisation de la R&D, nos travaux ne concernaient presque plus la dimension industrielle, mais étaient orientés sur les salariés de la relation clients et sur les clients eux-mêmes.

Les années 90, c'est vraiment le début d'internet dans l'entreprise. Personne n'imaginait l'essor que cela prendrait dans nos vies quotidiennes et dans l'entreprise ; mais en tant que R&D d'entreprise, nous avons très rapidement exploré ces nouvelles problématiques. Lydia Faveaux a initié la première évaluation ergonomique d'un site institutionnel d'EDF vers 1993/1994. Toujours dans les années 90, c'est le début des intranets. J'ai piloté ce type d'action et j'ai pu m'appuyer sur Thierry Morlet qui avait déjà une bonne expérience de l'articulation ergonomie - design pour la conception des sites. C'était nouveau pour moi ! À la fin des années 90, nous avons acquis ainsi une grande expérience dans la conception des sites internet ou intranet, dans les méthodologies de conception intégrant l'ergonomie, dans l'évaluation des sites.

Cette expérience nous a fortement sensibilisés aux possibilités d'internet et nous avons proposé, vers 1998, une "Agence en ligne". Il s'agissait, en complément des agences physiques, de proposer des services EDF sur la facture, les contrats, la consommation, etc. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, le seul média reconnu était le minitel ! Cette idée a suscité l'intérêt, et Patricia Cadet-Racinoux, Lydia Faveaux et moi-même avons lancé une étude d'opportunité en nous appuyant sur des agences qui, localement, voulaient évaluer l'intérêt du client pour un site internet. À partir d'une analyse de l'activité, nous avons pu analyser l'expérience utilisateur, mettre en évidence une réelle attente des clients, identifier des services porteurs et des logiques d'interaction souhaitables, etc. Les résultats ont été intégrés dans un dossier qui a été présenté à la direction d'EDF et a abouti à un projet d'entreprise. Nous changions d'échelle et l'enjeu ergonomique était important, car il portait sur l'IHM, sur la définition des services et l'organisation du travail pour créer une continuité de service entre le site et le traitement en "back-office". D'un point de vue technique, le défi était également d'importance pour permettre à des millions de clients de consulter leur compte.

Notre équipe initiale s'est alors trouvée intégrée dans un projet qui comptait plusieurs dizaines de personnes. Patricia Cadet-Racinoux était dans l'équipe dirigeante du projet et moi-même j'étais responsable de la partie IHM du site de l'Agence en ligne. Lydia Faveaux, en tant que responsable d'équipe, pouvait relayer nos demandes et nous appuyer. Notre expérience de conception et notre connaissance de l'activité ont été un atout pour ce projet en contribuant à une vision commune de l'objet et de la situation à concevoir. Je pense qu'avec ce projet nous étions novateurs, que ce soit par la méthode, l'enjeu d'entreprise et l'articulation disciplinaire de l'informatique, du design, de la sémiologie et de l'ergonomie. En 2000, nous avons pu également faire, avec Thierry Morlet, une analyse de l'activité côté client à Lille et côté centre d'appel à Marseille. Cela nous a permis de faire un bilan précis pour ce nouveau service et aussi de passer la main. Notre mission de R&D se terminait et le déploiement technique sur l'ensemble du territoire était pris en charge par une nouvelle équipe. Je dirais que cette

expérience a permis de montrer clairement l'apport de la R&D et de l'ergonomie. Ce fut pour plusieurs d'entre nous une belle aventure humaine ...même si ce ne fut pas toujours un long fleuve tranquille !

AD : Généralement, étais-tu impliqué dans un projet ou au contraire dans plusieurs projets en parallèle ?

YH : La règle était plusieurs projets en parallèle, généralement trois ou quatre, en fonction de l'importance des projets. Même quand Lydia a pu faire embaucher 3 ergonomes — Florence Motté, Myriam Fréjus et Yolande Macias — nous avons toujours à gérer plusieurs projets. D'une certaine façon, en ce qui me concerne, la période Agence en Ligne était atypique car j'étais pratiquement à 100 % sur le projet. En dehors de ce cas particulier, il était important pour moi de ne pas enchaîner les projets sans me poser la question de leurs relations, des mutualisations qu'il était possible de faire. Assez rapidement, et en cohérence avec l'ingénierie des situations développées dans le cours d'action, j'ai commencé à réfléchir en termes de programme de recherche technologique. Il s'agissait d'organiser mes travaux autour d'axes de recherche thématiques qui articulent problématique sur l'activité et problématique de conception. C'était pour moi une façon de tracer des continuités entre différents projets souvent espacés dans le temps.

C'est ainsi que, très rapidement, je me suis intéressé à la gestion d'énergie dans l'activité domestique. Mes premiers travaux sur le sujet ont débuté en 1999 et, en collaboration avec Michèle Grosjean et Michèle Lacoste, nous avons pu réaliser une première analyse de l'activité de familles autour de la gestion de leur énergie et de l'utilisation de leur gestionnaire d'énergie. Nous avons poursuivi avec Jean-Baptiste Haué qui, dans le cadre de sa thèse (soutenue en 2003), abordait de façon très innovante et en précurseur la question de la gestion multi-accès à l'énergie. Avec Germain Poizat, nous avons abordé l'observation et la modélisation de l'activité domestique pour des services à l'habitant et nous avons poursuivi dans cette direction avec la thèse de Julien Guibourdenche (soutenue en 2013) en ouvrant aussi sur les systèmes "intelligents". Finalement, toujours avec Julien, mais aussi avec Pascal Salembier, Mariane Galbat et Germain Poizat, en 2014-2016, nous avons abordé la question de l'appropriation sur du temps long de systèmes "intelligents" de gestion de l'énergie installés chez des clients. Ainsi, pendant plus de 20 ans, nous avons travaillé sur la question méthodologique de l'observation des situations de vie quotidienne, sur la modélisation de cette activité, la conception de systèmes innovants utilisables dans l'habitat et nous avons mené, quand cela était possible, des travaux en collaboration avec les grands industriels positionnés dans l'habitat.

Nous avons développé, avec Florence Motté, un autre axe de recherche portant sur la construction de la relation de service dans les centres de relation clientèle d'EDF. Dans un premier temps, au début des années 2000, nous avons évalué les outils de la relation clientèle et, très rapidement, appuyé par Nasser Bouzit, nous nous sommes intéressés au processus collectif de traitement d'une demande client. Finalement, nous avons défini un concept, celui de « collectif transverse », qui nous permettait de rendre compte de cette activité collective articulée autour du traitement d'une demande client. Nous avons poursuivi dans cette direction avec la thèse de Céline Poret (soutenue en 2015) qui nous a permis de modéliser ce processus du collectif transverse, et de définir un critère de qualité pour la conception des outils d'aide à ce collectif. L'utilité et l'utilisabilité sont des critères bien connus en conception IHM, très souvent liés à un travail plutôt individuel. Céline a développé dans sa thèse le critère de "continuité du travail collectif" pour rendre compte de la fluidité dans le traitement d'une demande et pour orienter la conception des outils supportant cette activité collective transverse.

Pour continuer à répondre à ta question, et comme tu peux le constater, plusieurs de ces travaux étaient menés en parallèle. Bien sûr, selon les époques, ils n'avaient pas la même intensité avec parfois des pauses suivies d'un nouveau développement à partir d'un nouveau projet.

Pour finir sur les grands travaux qui ont structuré mon activité d'ergonome, je dois aborder un projet qui s'est déroulé sur environ 15 ans dont je fus l'initiateur et le chef de projet jusqu'à mon départ en retraite. Il s'agit du projet SMACH qui veut dire Simulation de l'Activité Humaine dans l'habitat. Son objectif est de développer un outil d'aide à la décision pour les ingénieurs et chercheurs de la R&D d'EDF. Dans leurs études, ils ont besoin d'anticiper les consommations d'énergie qui résultent des transformations de la société avec, par exemple, le développement du véhicule électrique, la possibilité de l'autoconsommation individuelle ou collective, les politiques de rénovation des bâtiments, etc. Le

démarrage fut très laborieux, très confidentiel, et le "ça ne marchera jamais" était la conviction partagée par nombre de personnes. Heureusement, quelques décideurs nous ont accordé leur confiance alors que nous n'avions que quelques intuitions. L'originalité principale de notre approche a été de considérer que l'activité humaine devait être au cœur de la simulation. Nous avons alors modélisé l'activité humaine avec des modèles multi-agents et géré l'interaction avec l'habitat à partir de modèles décrivant les bâtiments, les équipements, la météo, etc. Il nous fallait également gérer un passage à l'échelle pour pouvoir simuler quelques foyers mais aussi une population complète (un quartier, une ville, un pays). Ce projet, de longue haleine, a permis d'héberger les thèses en SMA (Système Multi-Agent) de Thomas Huraux et de Jérémie Albouys-Perrois et le postdoc de Quentin Reynaud. Il était également en arrière fond de la thèse en design/ergonomie de Zoé Bonnardot co-encadrée, en interne EDF, par Elise Prieur et moi-même et, au niveau universitaire, par Pascal Salembier et Stéphane Vial. Au-delà de ces résultats de recherche, SMACH est devenu une offre de service à partir de 2018 et des dizaines de milliers d'anticipations de consommations ont pu être réalisées. Ce projet se poursuit aujourd'hui en articulant toujours des réponses opérationnelles à des questions de recherche. Mathieu Schumann en est maintenant le chef de projet et François Sempé, Nicolas Sabouret, Quentin Reynaud et Jean-Baptiste Ly poursuivent leurs travaux de recherche en SMA. Julien Guibourdenche, Chloé Le Bail et Vincent Boccara sont, de leur côté, engagés sur des questions de recherche en ergonomie autour de cette problématique de simulation informatique de l'activité humaine dans l'habitat.

AD : Pour terminer sur ta carrière à EDF, je sais que tu as encadré différentes formations. Peux-tu nous en dire plus ?

YH : Je me suis impliqué très souvent dans des encadrements de stage pour des masters, des doctorats et même très ponctuellement pour des collégiens en troisième. Cet engagement était naturel, car en tant que chercheur en entreprise, il me paraissait normal de partager nos connaissances, mais aussi de ne pas perdre le contact avec les universités. Les encadrements de thèses m'ont évidemment demandé un engagement plus long et plus important. C'était nécessaire pour accompagner les premiers pas de jeunes chercheurs, mais aussi pour produire de la connaissance utile pour l'entreprise. J'ai accompagné sept chercheurs et chercheuses, qui ont soutenu leur thèse et qui ont continué dans la recherche. C'est évidemment une satisfaction pour moi, d'autant que ces thèses ont été réalisées dans des champs disciplinaires différents. Quatre ont été réalisées en ergonomie, deux l'ont été en informatique et la dernière en design. Également, dans une perspective de formalisation de nos connaissances, j'ai maintenu une activité assez régulière d'écriture de textes scientifiques relatifs à l'activité, la modélisation, la conception ergonomique, etc. J'ai ainsi écrit ou co-écrit une cinquantaine de textes. À titre d'exemple, je citerai quelques textes de synthèse comme celui avec Lydia Faveaux en 2006 sur la modélisation de l'activité et les critères ergonomiques pour la conception⁸; l'article avec Florence Motté sur la conception d'environnement informatique pour une aide à un collectif transverse⁹; l'article avec Germain Poizat sur la simulation de l'activité humaine paru dans « l'Encyclopédie d'analyse des activités »¹⁰; l'article avec Moustafa Zouinar sur les activités domestiques, paru dans l'ouvrage « Ergonomie : 150 notions clés »¹¹ sans oublier les articles sur la simulation en 2018¹² et 2021¹³ dans la revue *Activités*. Je finirai aussi en mentionnant l'écriture de guides méthodologiques internes à EDF R&D destinés aux informaticiens pour les aider dans leurs projets informatiques : nous les avons réalisés collectivement avec Lydia Faveaux, Marie-Christine Le Port et plus ponctuellement avec Gérard Brisson.

⁸ Haradji, Y., & Faveaux, L. (2006). Évolution de notre pratique de conception (1985-2005), *Activités*, 3-1. <http://journals.openedition.org/activites/1852>.

⁹ Motté, F., & Haradji, Y. (2010). Construire la relation de service en considérant l'activité humaine dans ses dimensions individuelles et collectives. Dans G. Valléry, M.-C. Le Port, & M. Zouinar, *Ergonomie, conception de produits et services médiatisés*. Paris. PUF, Le Travail Humain.

¹⁰ Haradji, Y., & Poizat, G. (2017). Simuler l'activité humaine. Le cas de la simulation multi-agent dans le domaine de l'énergie. Dans Jean-Marie Barbier et Marc Durand, *Encyclopédie d'analyse des activités*. Paris. PUF. Collection Formation et pratiques professionnelles. pp 255-281.

¹¹ Zouinar, M., & Haradji, Y. (2021). Situations d'activités domestiques. Dans Eric Brangier & Gérard Valléry, *Ergonomie : 150 notions clés*. Paris. Dunod. pp 470-472.

¹² Haradji, Y., Guibourdenche, J., Reynaud, Q., Poizat, G., Sabouret, N., Sempé, F., Huraux, T., & Galbat, M. (2018). De la modélisation de l'activité humaine à la modélisation pour la simulation sociale : entre réalisme et fécondité technologique. *Activités*, 15-1. <https://doi.org/10.4000/activites.3106>

¹³ Haradji, Y. (2021). Simulation multi-agent de l'activité humaine : une concrétisation en ergonomie du programme de recherche technologique cours d'action. *Activités*, 18-1, <http://journals.openedition.org/activites/6166>

Finalement, comme tu peux le constater, je me suis impliqué dans différents projets d'entreprise et, la plupart du temps, j'ai cherché à les articuler avec des questions de recherche. Cette articulation recherche / pratique était au cœur de mes attentes quand je suis arrivé à EDF R&D. J'ai pu la développer au niveau de la description / modélisation de l'activité humaine et de la conception des situations de travail et de vie quotidienne. C'est cette implication dans une recherche d'entreprise qui m'a permis de devenir chercheur sénior à EDF R&D : la soutenance a eu lieu devant un jury composé de Pascal Salembier en ergonomie, Alexis Drogoul en Système Multi-Agent, et Stéphane Andrieux, le directeur scientifique de la R&D d'EDF.

AD : Tu as aussi organisé plusieurs congrès de la SELF et tu contribues à la revue Activités. Pourrais-tu nous en dire quelques mots ?

YH : J'ai participé très tôt à des congrès de la SELF ou de l'IEA. Mais dans les années 80, l'ambiance n'était pas toujours au beau fixe, les discussions pouvaient être âpres, surtout si tu mettais en avant l'analyse de l'activité en situation réelle et plus encore quand tu présentais des études du cours d'action. Les règlements de compte n'étaient jamais très loin et j'ai en tête le tir de barrage qui a bloqué la route à Jacques Theureau quand il a souhaité devenir professeur à la suite de M. de Montmollin à Paris 13. Pendant un temps, je ne suis plus allé au congrès de la SELF mais j'ai continué à m'investir dans des actions en ergonomie. C'est à cette époque (1995) que nous avons créé, dans le prolongement de notre groupe de travail sur le cours d'action, l'association Act'ing pour « Activité et Ingénierie ». Notre idée était de créer un lieu de travail et de débat qui rassemble des chercheurs, des praticiens, des enseignants en ergonomie dans une perspective de formation continue, un peu comme le faisait l'Actors Studio aux États-Unis pour les comédiens et acteurs professionnels. Nous étions une trentaine d'ergonomes et nous travaillions en sous-groupes. Avec Act'ing, nous avons animé plusieurs séminaires qui, pour certains, ont été à l'origine de publications d'articles ou d'ouvrages comme par exemple « Charge mentale : notion floue et vrai problème » publié chez Octares¹⁴. Ou bien encore, chez le même éditeur, « Relation entre activité individuelle et activité collective »¹⁵. Ce réseau d'ergonomes, assez rapidement, s'est étendu à d'autres disciplines comme les STAPS, les sciences de gestion, avec des personnes comme Carole Sève, Jacques Saury, Germain Poizat et bien d'autres encore. Act'ing est restée dynamique une dizaine d'années pour ensuite ne se réunir que très ponctuellement dans le cadre de séminaires. Ce fut pour moi une belle expérience de travail collectif, de discussions, de rencontres avec des chercheurs invités comme Pierre Vermersch ou Philippe Lorino.

Mon engagement dans l'entreprise, mon exploration d'autres disciplines (IHM, SMA), mon activité dans Act'ing ont fait que je suis resté éloigné des congrès de la SELF pendant presque 10 ans. L'expérience acquise et surtout les discussions régulières que j'ai pu avoir avec Marie-Christine Le Port font que je me suis à nouveau intéressé aux congrès de la SELF, pour finalement y adhérer en 2003, parrainé par Jacques Theureau et François Jeffroy. Le congrès de la SELF est alors devenu pour moi un rendez-vous pratiquement incontournable. Au fil de mes différentes participations, j'ai acquis la conviction que je pouvais aussi contribuer à son organisation. L'occasion s'est présentée en 2006, quand, avec Philippe Négroni, entre balades et baignades, nous avons eu l'idée de proposer un congrès en 2008 à Ajaccio sur le thème « Concevoir pour l'activité humaine ». EDF R&D nous a appuyés, ainsi que l'ARACT Corse et l'ANACT : pendant environ deux ans, nous avons découvert les joies et contraintes de l'organisation d'un congrès. Les différents retours que nous avons pu avoir me font dire que le 43^e congrès de la SELF a été une réussite : un programme scientifique qui répondait aux attentes, une région magnifique et une soirée de gala dont on nous parle encore ! Plusieurs années après, j'ai récidivé, cette fois avec la revue Activités, quand nous avons souhaité organiser le 55^e congrès de la SELF (2020 / 2021). Il fut malheureusement le premier congrès distancié de la SELF. La pandémie est passée par là, et la covid nous a obligés à revoir plusieurs fois notre programme, a perturbé sérieusement le processus d'expertise et finalement nous a obligés à annuler la Cité des Sciences et de l'Industrie où devait se dérouler le congrès ! Mais l'implication très forte de la revue Activités, du CA de la SELF et de sa

¹⁴ Jourdan, M., & Theureau, J. (2002). *Charge mentale : Notion floue et vrai problème*. Toulouse : Octares.

¹⁵ Jeffroy, F., Theureau, J. & Haradji, Y. (2006). *Relation entre activité individuelle et activité collective. Confrontation de différentes démarches d'études*. Toulouse. Octares. Collection Le travail en débats.

présidente Béatrice Barthe, du comité scientifique a fait que nous avons tout de même pu proposer un rendez-vous, gratuit et en distanciel nommé « Les Rencontres autour du 55^e congrès de la SELF ». Ces rencontres en distanciel sur deux jours ont porté sur plusieurs thèmes, comme le dépassement des frontières disciplinaires, les conséquences de la covid sur le travail et sur l'intervention en ergonomie, le travail du futur. Elles ont permis aussi de donner une place aux jeunes doctorants du RJCE (Réseau des jeunes chercheurs en ergonomie). Ces rencontres ont réuni virtuellement plus de 700 personnes, c'était inespéré au vu des circonstances. Je n'oublie pas non plus l'élan de solidarité des ergonomes, congressistes et sponsors, qui, dans leur grande majorité, n'ont pas souhaité être remboursés de leurs inscriptions : par ce geste, ils ont sauvé l'équilibre financier du congrès et évité une fragilisation trop grande de la SELF. Ces deux expériences d'organisateur de congrès sont radicalement différentes, mais je retiens le plaisir de mener à bien ces projets, l'appui de la SELF ainsi que la solidarité des ergonomes.

Et il y a la revue Activités. J'ai suivi d'assez près les démarches de création de la revue dans le prolongement de la disparition de la revue « Performances Humaines et Techniques » que Jacques Christol avait créée. Je n'étais pas dans l'équipe qui a réfléchi à la création de la revue Activités ; mais Lydia Faveaux, Jacques Theureau et quelques autres y étaient et me tenaient au courant de la démarche mise en œuvre. Ce processus de création, piloté par Pascal Béguin, s'est déroulé sur trois ans (de 2001 à 2004), avec l'appui financier et la présence active de la SELF. Le premier numéro a pu être publié en avril 2004 et, depuis cette date, la revue publie deux numéros par an. En ce qui me concerne, j'ai publié dans la revue, avec Lydia Faveaux, un premier article en 2006. Vers 2006 / 2007, j'ai rejoint la revue, sur proposition de Pascal Béguin. Ce fut pour moi une reconnaissance et aussi une vraie cohérence car la ligne éditoriale de la revue basée sur l'activité et la transformation des situations correspondait aux axes structurant mes travaux. La revue, ce fut un élargissement de mon réseau vers d'autres personnes et écoles de l'ergonomie. Ce fut aussi un élargissement vers des personnes et des disciplines telles que la sociologie, les sciences de gestion, les Staps et les sciences de l'éducation. Vers 2010 / 2011 s'est engagé un processus de remplacement du comité de rédaction restreint de la revue qui était alors composé de Pascal Béguin, Marianne Cerf et Alain Kerguelen. Sur proposition de Pascal, et après une phase de transition, le comité de rédaction de la revue, en 2012, m'a élu directeur éditorial. Avec Valérie Pueyo et Katia Kostulski, nous nous sommes alors lancés dans l'aventure du nouveau comité de rédaction restreint. La responsabilité était lourde, car l'équipe précédente avait créé la revue, en avait jeté les bases et la revue avait trouvé sa place et son public. Il nous revenait de préserver ces acquis et de les développer. Avec ce comité de rédaction restreint, et son évolution ultérieure avec Pascal Ughetto, Alexandre Morais et Catherine Delgoulet, nous avons géré le portage du site et de tous ses textes vers OpenEdition, veillé aux grains pour que la revue reste une revue reconnue dans le champ académique, fait en sorte de maintenir et élargir les approches liées à l'activité, élargi le comité de rédaction à une diversité plus grande d'acteurs de l'ergonomie. C'est l'époque également où nous avons systématisé les journées d'études Activités qui nous permettaient d'avoir des échanges, une fois par an, avec nos lecteurs. Pendant 9 ans, j'ai tenu ce poste avec le souci constant de sortir les numéros en avril et octobre de chaque année et le souci de mettre en place une organisation pérenne, suffisamment souple pour ne pas dépendre d'aléas. Nous avons ainsi eu la chance de pouvoir nous appuyer sur des personnes fiables et rigoureuses comme Véronique Turbet Delof pour la préparation des textes, Christopher Hinton pour les traductions et François Grosdemouge pour la mise en ligne des textes. L'organisation du congrès de la SELF 2020 / 2021 fut ma dernière action en tant que directeur éditorial : le comité de rédaction restreint a évolué avec l'arrivée de Nadia Heddad, de Justine Forrierre et de Marianne Cerf comme directrice éditoriale. Je suis dans le comité de rédaction restreint, comme directeur éditorial adjoint, ce qui me permet de passer le relais à la nouvelle équipe.

J'ai l'impression d'avoir fait un tour assez complet de ce qui m'anime en tant qu'ergonome et sur mon engagement dans la recherche. Comme je te le disais, je suis aujourd'hui à la retraite d'EDF mais j'ai encore quelques projets en ergonomie. La grande chance qui est la mienne, c'est de pouvoir choisir les actions dans lesquelles je m'implique. À suivre donc, mais tranquillement !

AD : En guise de conclusion, tu aurais un message à faire passer ?

YH : Je pense que notre métier d'ergonome est un métier qui nous engage dans des transformations de société. Jacques Theureau, à ce propos, considère que l'ergonomie porte une dimension éthique et politique car nous exprimons des valeurs par notre pratique. C'est notre approche par l'activité et par la

transformation des situations qui nous donne cette identité et ce positionnement clair, qui porte notre engagement. Cette identité, il me paraît important de la défendre et de la développer dans la sphère du travail, mais plus largement encore dans les domaines de l'éducation, du handicap, du sport, du développement durable, de la vie quotidienne et bien d'autres domaines. Notre métier nous « oblige » à une prise de position dans les changements en cours qu'il s'agisse de transformations du travail ou de transformations liées à la vie sociale et culturelle. Dans la lignée de propos récents (A. Sannino, L. Kloetzer, F. Hubault...) tenus lors du congrès de la SELF 2022, je dirais que notre métier porte une utopie de transformation et d'émancipation qu'il est important de préserver et de développer dans le cadre toujours renouvelé des changements de notre société.

AD : Merci Yvon.